

# La "Revue d'histoire ecclésiastique suisse" 1907-2006 : l'apport de la Suisse romande

Autor(en): **Python, Francis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte =  
Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di  
storia religiosa e culturale**

Band (Jahr): **100 (2006)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-130378>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# La «Revue d'histoire ecclésiastique suisse» 1907–2006: l'apport de la Suisse romande

Francis Python

Une revue est le fruit d'un réseau qui publie, dans un certain ordre et selon un rythme temporel déterminé, des contributions orientées selon des impulsions venant d'une rédaction et convenant à la base institutionnelle qui l'édite. A partir de cette définition minimale, on peut tenter de cerner l'évolution de notre Revue à travers son siècle en ce qui concerne sa partie francophone. Il faut ajouter à cela, en bonne méthode historique, une prise en compte du contexte temporel et culturel du milieu émetteur et porteur ainsi que, et surtout de sa production. On peut s'appuyer en ce domaine sur l'article remarquable publié par le regretté Frédéric Yerly dans le dossier consacré au 90<sup>e</sup> anniversaire de la Revue et qui était centré sur l'orientation des rédacteurs successifs de langue française.<sup>1</sup>

De manière schématique, on peut tenter une lecture de cette production francophone en la plaçant dans un champ de forces constitué essentiellement de deux pôles qui, tout en ayant connu quelques variations, ont dessiné des horizons assez stables aux contributions publiées durant ce premier siècle. On retiendra une périodisation qui s'articule en quatre phases correspondant aux mandats des membres francophones de la rédaction.

Le premier pôle est sans conteste une claire appartenance au milieu catholique organisé. La Revue est le produit de la sous-section historique de la section scientifique de l'Association populaire catholique suisse qui voit le jour en 1905. Elle affirme d'emblée son trilinguisme mais, de 1907 à 1917, les deux premiers rédacteurs sont germanophones alors que le secrétaire de rédaction, l'abbé Marius Besson, est francophone. Il deviendra co-rédacteur en 1917 et à partir de là, il y aura toujours une présence romande dans l'équipe rédactionnelle, mais pas un rédacteur en chef. Cette faiblesse romande témoigne dès l'origine de la répartition inégale des langues dans le catholicisme suisse. Le milieu francophone est composé, d'une part, par les petites chrétientés fribourgeoise et valaisanne (cantons bilingues) et par la partie nord du Jura et, d'autre part, par les diasporas catholiques de Genève, de Vaud et de Neuchâtel.

<sup>1</sup> Frédéric Yerly, «Regard sur la production francophone», *RHES* 90, 1996, p. 119–154.

Cette volonté d'affirmation catholique qui préside au lancement de la Revue est ancrée dans une adhésion à une Église qui se veut universelle mais aussi dans le rappel du passé catholique de toute la Romandie et dans le regain d'influence que les catholiques revendiquent après le Kulturkampf. Le rôle de l'abbé Marius Besson, curé d'une paroisse lausannoise puis professeur dès 1911 à l'université de Fribourg est une belle illustration de cet ancrage confessionnel et régional

Dans cette réaffirmation confessionnelle, l'histoire ecclésiastique est une modalité ou un instrument au carrefour de la démarche scientifique et de l'apologétique. Il s'agit de témoigner de son appartenance en marquant ses origines, en insistant sur les spécificités locales et en montrant les permanences. L'histoire ecclésiastique doit servir l'institution Eglise et raffermir le besoin d'identité de la communauté et sa perpétuation. Marius Besson, devenu évêque du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg (1920–1945)<sup>2</sup> restera toujours proche de la revue et veillera indirectement sur son orientation, par rédacteur interposé, en ce qui concerne le domaine francophone. Ce premier pôle dessine deux horizons à la Revue: un horizon mémoriel (mémoire des communautés) et un horizon historiographique (intelligibilité du passé religieux et de son recours).

Ce dernier aspect fait entrer la Revue en résonance avec le pôle scientifique de l'histoire. Un horizon qui est constitué par la culture nationale dont l'histoire est alors un élément-clé. Le souci de ces intellectuels ou scientifiques catholiques est de s'affirmer et d'être reconnus en tant qu'historiens et de faire valoir l'insertion des catholiques en tant que citoyens à part entière dans la communauté nationale. On l'observe à un premier niveau académique où l'Université de Fribourg, dont sont issus les rédacteurs, cherche à s'imposer. Ces historiens se réclament d'une méthode historique positiviste et entendent faire reconnaître leurs travaux, si ce n'est leur objet de recherche qui n'est pas pris en compte dans les universités libérales d'origine réformée. Mais on peut aussi noter à un deuxième niveau que la Revue sert à développer, à l'interne, la culture patriotique des catholiques suisses en reliant leur histoire aux mythes nationaux qui forgent l'identité du pays.

Ce champ de force étant dessiné, on peut relever quelques inflexions dans l'évolution de la Revue durant son premier siècle selon l'orientation de ses rédacteurs. La périodisation n'est pas aisée car elle dépend encore de bien d'autres facteurs que nous ne pouvons pas prendre en considération ici et qui peuvent avoir un caractère purement accidentel tel, par exemple, l'indisponibilité d'un rédacteur ou une question de ressources matérielles .

Il en va par exemple ainsi à propos du départ de la rédaction de l'abbé Besson en 1920, suite à son accession à l'épiscopat, ce qui constitue la fin d'une première période pour les francophones. A côté d'Albert Büchi, professeur d'histoire suisse, et de l'abbé Jean-Pierre Kirsch, professeur d'archéologie chrétienne, à l'Université de Fribourg, l'abbé Besson avait marqué la Revue en tant que secrétaire de rédaction dès 1907, puis, après son accession au professorat universitaire en 1911, comme co-rédacteur à partir de 1917.

<sup>2</sup> Francis Python, «Un évêque défenseur de la Patrie. Le discours pastoral de Mgr Beson sur les crises de l'entre-deux guerres», *Passé pluriel. En hommage au professeur Roland Ruffieux*, Fribourg, 1991, p. 77–96.

L'importance accordée par la Revue de ce temps aux origines chrétiennes de la Suisse s'explique par les intérêts de cet historien qui inscrit ses travaux dans une méthodologie rigoureuse et positiviste, écartant les légendes et menant des débats historiographiques sur une base rationnelle avec ses pairs à l'exemple de Mgr Duchesne.

A partir de 1920 et jusqu'en 1960, la rédaction de la partie française est assurée par deux ecclésiastiques: l'abbé François Ducrest, jusqu'en 1925, directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire, et le chanoine Louis Waeber, de 1926 à 1961, professeur au Grand Séminaire de Fribourg et vicaire-général du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Leur appartenance au clergé et leur éloignement du milieu académique font que c'est davantage le pôle ecclésial qui domine durant ces 40 ans. Cela ne signifie pas que les ressources de l'Université de Fribourg aient été négligées. Plusieurs contributions sont signées par des professeurs, ecclésiastiques comme le P. Jacquier ou laïcs comme Gaston Castella ou Paul Aebischer, mais les articles proviennent, pour leur plus grand part, d'historiens issus du clergé régulier ou séculier qui cultivent en priorité une histoire des institutions catholiques. Pour reprendre les propos de Frédéric Yerly, c'est une période durant laquelle les études publiées «reprodui[sent] indéfiniment les cadres sociaux et physiques où la religion catholique s'est prioritairement inscrite [...] (paroisses, diocèse, abbaye, établissement hospitalier [...] [confortant] tout en les épousant les vues d'une Eglise tridentine soucieuse de stabilité, d'ordre et de tradition».<sup>3</sup>

Alors que la première période avait privilégié les premiers temps du christianisme, les années allant de 1920 à 1960 mettent leur centre de gravité aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, sans négliger les temps plus anciens, mais sans traiter le XIX<sup>e</sup> siècle ni a fortiori le XX<sup>e</sup> siècle. Parallèlement au renforcement politique du catholicisme qui impose une collaboration renforcée dans la coalition bourgeoise qui dirige le pays depuis 1920, cette histoire ecclésiastique bataille ferme pour rectifier l'interprétation de la Réforme protestante ou affirmer les bienfaits de la Réforme catholique dans une perspective sinon d'affrontement, du moins de rivalité confessionnelle.

On se trouve là au cœur de l'affirmation de cette contre-culture catholique qui cherche non sans triomphalisme à magnifier son passé. La tâche n'est pas si aisée face à une historiographie nationale aux mains d'historiens universitaires d'orientation libérale, encore peu ébranlés par une historiographie critique ou socialisante. Une convergence se manifeste cependant dans le culte d'une Suisse traditionnelle où le loyalisme des catholiques est magnifié dans une perspective patriotique qui cultive les périodes d'avant 1848 et communie aux idéaux d'une Confédération d'Etats que la Réforme n'a pas réussi à abattre.

La troisième période qui commence en 1960 et se déroule jusqu'au milieu des années 1980, est plus difficile à caractériser du côté francophone. Ses représentants à la rédaction sont l'abbé Chèvre en provenance du Jura, puis, conjointement depuis 1968, Oscar Gauye un Valaisan, archiviste fédéral, et premier laïc

<sup>3</sup> Frédéric Yerly, *art.cit.*, p. 133.

de langue française élu à ce poste. Le premier s'intéresse avant tout à la période de la Contre-Réforme mais ne néglige pas le Kulturkampf du XIXe siècle qui a affecté le Jura. Les intérêts du second se trouvent plutôt dans le XIXe et dans l'histoire du droit.

Une certaine distanciation par rapport aux litiges confessionnels qui suivent la Réforme jusqu'au XXe siècle s'observe dans la direction donnée à l'ensemble de la Revue par son rédacteur principal, Pascal Ladner, professeur de sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Fribourg, qui privilégie l'époque médiévale, mais retravaillée dans ses sources et ses interprétations, notamment par l'apport des études liturgiques.<sup>4</sup>

Cette période voit l'ébranlement d'une conception statique et traditionaliste des deux pôles qui aimantent la Revue. L'esprit des réformes de Vatican II permet un assouplissement des regards sur le passé de l'Eglise. Le chanoine Bavaud, par exemple, s'intéresse à la liberté religieuse prônée par Aloys Fontaine, un des rares représentants des «Lumières catholiques» en terre fribourgeoise. Une perspective plus œcuménique se constate dans le réexamen de certains épisodes de la Réforme. Une première étude d'un auteur réformé paraît en 1972 (Olivier Labarthe sur la Compagnie des Pasteurs de Genève) et la brèche s'élargit dès 1977-78 avec des travaux d'historiens des deux confessions, ce qui manifeste une pacification des mémoires chrétiennes de ce pays.

Du côté de l'histoire nationale profane, on perçoit aussi l'arrivée d'une nouvelle génération d'historiens qui brisent le monopole libéral et intègrent les composantes catholiques et socialistes dans l'historiographie des XIX et XXe siècles. Cela s'observe avec la *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, parue en 1982, où les deux chapitres cruciaux de 1848 à 1945 sont écrits par Roland Ruffieux et Hans Ulrich Jost qui n'appartiennent pas au sérail libéral-radical. On notera un point d'inflexion révélateur dans la Revue, avec la parution en 1979, d'une étude d'Urs Altermatt qui modélise les attitudes politico-religieuses de la minorité catholique en recourant à la notion de sub-culture.

Cette subculture bâtie sur un milieu catholique, qui était précisément en train de s'effriter, et le besoin d'historiciser cette transformation du pôle confessionnel est vraisemblablement à la base de la réorientation rédactionnelle qui s'opère avec l'arrivée d'Urs Altermatt à la tête de la Revue en 1983, accompagné d'une nouvelle génération d'historiens.

Cela signifie, du côté francophone, l'ouverture d'une quatrième période à propos de laquelle la distance fait défaut dans la mesure surtout où le signataire de ces lignes est partie prenante à la rédaction. Le pôle catholique est toujours bien présent mais s'ouvre progressivement à l'interconfessionnel avec l'entrée au conseil de rédaction en 1990 de Rudolf Dellsperger, historien réformé de l'Université de Berne.

Parallèlement une notion plus large et plus diffuse du fait religieux se déploie dans les contributions. Cela se remarque aussi dans le renouvellement de l'histoire médiévale, avec les études publiées par les nombreux élèves du professeur

<sup>4</sup> Francis Python, «Un renouvellement des perspectives», *RHES* 90, 1996, p. 101-117.

Agostino Paravicini de l'Université de Lausanne, également membre du conseil de rédaction depuis 1983. Une ouverture aux marges des phénomènes religieux apparaît ainsi que de nouvelles perspectives inspirées par l'anthropologie des religions.

Cette orientation s'observe aussi dans le traitement de l'histoire des catholiques suisses aux XIXe et XXe qui supplante l'intérêt pour la période moderne dans la Revue. Une sorte de manifeste est rédigé par Urs Altermatt en 1990<sup>5</sup> dans la perspective d'un colloque sur les «Catholiques suisses entre tradition et modernité au XXe» dont une partie des actes est publiée dans la Revue en 1991. Le rédacteur en chef ne veut plus trop se soucier des distinctions théoriques ou théologiques sur les spécificités d'une histoire ecclésiastique par rapport aux approches profanes. Il se propose de mettre l'accent sur l'histoire sociale, culturelle ou encore des mentalités des catholiques plutôt que sur une histoire des institutions ecclésiales au sens étroit du terme.

Cela correspond en fait à une recomposition des pôles qui structurent traditionnellement la Revue. Du côté confessionnel, il y a distanciation et élargissement mais l'objet d'étude, même s'il s'ouvre au protestantisme, reste avant tout le catholicisme. En revanche, l'approche historique ne se distingue plus en rien des méthodes renouvelées de l'historiographie appliquées à la société suisse. Les horizons mémoriels qui dédoublaient partiellement les deux historiographies, confessionnelle et nationale, semblent s'estomper d'un même mouvement ou plutôt se transformer ou se recomposer en fonction des crises qui affectent aussi bien le catholicisme que l'identité suisse.

On observe bien ce phénomène dans les débats menés au sujet de l'attitude de la Suisse officielle durant la dernière Guerre où les historiens suisses ont décapé une image véhiculée par une mémoire officielle trop complaisante. Parallèlement, deux dossiers de la Revue ont été consacrés, en 1998 et 1999,<sup>6</sup> à l'analyse de l'antisémitisme catholique et ont contribué à l'examen de conscience d'une mémoire confessionnelle un peu trop figée.

Cet effacement relatif des repères confessionnels et cette orientation historiographique qui prend ses distances par rapport aux fonctions mémorielles au service d'une communauté nationale ou confessionnelle, ouvre-t-elle la voie à une cinquième période qui s'ouvre sous nos yeux? Le changement de nom de la Revue, intervenu officiellement en 2004, et qui a remplacé le terme «ecclésiastique» par «religieuse et culturelle» a fait l'objet d'un grand débat au sein de l'Association qui, elle a conservé sa dénomination (Association d'histoire ecclésiastique suisse). Cette modification, imaginée dès les années 83, a été intellectuellement préparée par un colloque sur le catholicisme suisse au XXe siècle dans des perspectives d'histoire culturelle dont les actes ont été publiés dans la

<sup>5</sup> Urs Altermatt, «Bemerkungen des Chefsredaktors zur Zeitschrift», *RHES* 84, 1990, p. 183–184.

<sup>6</sup> «Katholischer Antisemitismus in der Schweiz 1900–1945», *RHES* 92, 1998, p. 9–123 et 93, 1999, p. 7–105.

revue en 2002<sup>7</sup>. Ce changement n'a pas provoqué d'aussi fortes tensions dans l'étroit milieu francophone que parmi les historiens de langue allemande, même si les médiévistes romands ont été réticent. L'abandon du terme ecclésiastique, jugé vieillot, a été ressenti comme une meilleure adéquation à la pratique historiographique qui aborde davantage le fait religieux sous son aspect non institutionnel et culturel. L'enjeu a été jugé plus fondamental dans le milieu germanophone qui s'interroge avec intensité sur ce que signifie une approche culturelle du fait religieux, comme on l'observe ici même dans ce colloque.

Aucun doute ni suspicion de la part de la communauté des historiens suisses ne pèse désormais sur la qualité historiographique des travaux publiés et la Revue se trouve soutenue financièrement depuis plusieurs décennies par l'Académie suisse des sciences humaines dans le giron de la Société suisse d'histoire dont elle fait figure de filiale.

Dans la mesure où l'historiographie générale développée dans les universités suisses ne prend pas plus en compte qu'auparavant le fait religieux chrétien ou le réduit à ses composantes politiques et sociales, le rôle de notre revue se justifie pleinement sur le plan suisse par la spécificité de son objet élargi.

L'appartenance à l'autre pôle, constitué par la matrice catholique, mérite cependant d'être questionnée. Est-ce que la Revue est encore, sous des aspects renouvelés et peut-être plus subtils, une émanation des intellectuels catholiques qui perpétuent, nolens volens, une mémoire distanciée, plus laïque et non ecclésiastique, de la communauté confessionnelle? Pour la génération des historiens aux commandes de la Revue depuis 1983, la question ne se posait même pas, tant elle était évidente. Ils étaient issus et les produits de ce milieu ou de cette sub-culture catholique et, tout en voulant une ouverture interconfessionnelle, ils ont travaillé en fait à renouveler et à dépoussiérer l'historiographie du catholicisme suisse dont ils assumaient pleinement l'héritage.

L'étape suivante, qu'ils ont préparée dans la perspective d'un élargissement plus grand encore au religieux non confessionnel et à une approche plus culturelle de la religion, sera prise en charge par une nouvelle génération d'historiennes et d'historiens à qui il appartiendra de relever ce nouveau défi.

*La «Revue d'histoire ecclésiastique suisse» 1907–2006: l'apport de la Suisse romande*

La «Revue d'histoire ecclésiastique suisse» paraît pour la première fois en 1907, en réaction surtout à la revue «Zwingliana» fondée peu de temps auparavant, et elle représente dès lors une tribune centrale pour la production historique catholique en Suisse, précisément grâce à l'étroit rapport qui lie l'histoire profane et ecclésiastique à l'Université de Fribourg. Cet article se consacre au développement des contributions francophones à la revue, surtout dans les dernières décennies.

<sup>7</sup> «Schweizer Katholizismus im 20. Jahrhundert- Kulturgeschichtliche Perspektiven», *RHES* 96, 2002, p. 9–170, suivi d'un débat sur la modification du titre, p. 171–180.

*Die «Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte» 1907–2006: der Beitrag der Westschweiz*

Die «Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte» erschien erstmals 1907 insbesondere als Reaktion auf die kurz zuvor gegründete Zeitschrift «Zwingliana» und stellte fortan gerade durch die enge Verbindung zur Profan- und Kirchengeschichte an der Universität Freiburg ein zentrales Podium für die katholische Geschichtsproduktion in der Schweiz dar. Dieser Beitrag widmet sich der Entwicklung der französischsprachigen Beiträge der Zeitschrift, besonders in den letzten Jahrzehnten.

*The «Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte» 1907–2006: the participation of the French speaking part of Switzerland*

The «Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte» first appeared in 1907 principally as a reaction to the appearance of «Zwingliana», a journal which was founded a little earlier. With its close links to the chairs of ecclesiastical and general history at the University of Fribourg, the journal became an important platform for Catholic production of history in Switzerland. This article focuses on the development of the french speaking contributions of the journal, especially in the last decades.

*Mots clés – Schlüsselbegriffe – Keywords*

«Revue d'histoire ecclésiastique suisse», milieu catholique, auteurs francophones, ouverture interconfessionnelle, nouvelle génération d'historiennes et historiens

*Francis Python, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg*